

LE POSTILLON

SÉRIE D'ÉTÉ ÉPISODE 1

Les Girondines

PAR MICHEL ONFRAY

Charlotte Corday, Olympe de Gouges, Germaine de Staël, Manon Roland, Théroigne de Méricourt... Elles sont républicaines, baignées des Lumières, vaillantes dans leur combat pour la liberté. En exclusivité pour « Le Point », le philosophe dévoile au fil de l'été sa contre-histoire de la Révolution française. Sans testostérone.

Dans la Révolution française, les grands hommes ont été des femmes. Mais comme il n'y a pas d'Histoire sans les historiens qui la racontent et que cette Histoire a été écrite par des hommes, les femmes en ont été bannies, exclues, sorties. Quand elles s'y trouvent, c'est pour y être caricaturées : Manon Roland est une intrigante, Olympe de Gouges une hystérique, Charlotte Corday une vierge sanguinaire, Théroigne de Méricourt une folle, Germaine de Staël un laideron lascif. Les monarchistes n'aiment que les épouses et les mères de famille ; les Montagnards et les Jacobins aussi. Compagnons de route, Louis XVI avec son phimosis royal et Robespierre avec sa chasteté poudrée et perruquée, pensent la même chose sur ce sujet : les femmes sont faites pour leur mari et leurs enfants, le repos du guerrier et la production d'une famille.

Il se fait pourtant que la première histoire de la Révolution française se trouve écrite par une femme : Germaine de Staël meurt en 1817 et l'année suivante paraissent en librairie ses « Considérations sur les principaux événements de la Révolution française ». L'histoire de la Révolution française reste une affaire d'hommes dans laquelle le gros volume de la fille de Necker n'a pas de place. Michelet ou Taine, Lamartine ou Tocqueville, Thiers ou Quinet, Burke ou Carlyle, Blanc ou Aulard, Jaurès ou Mathiez, Lefebvre ou Soboul, voilà du solide, du tatoué, du musclé. Mme de Staël ? Elle n'est pas digne d'une entrée dans la cour des grands.

La Révolution française est d'abord une immense profusion, une sublime germination, une grande série séminale. Toutes les passions humaines s'y trouvent : celles qui font s'agenouiller devant le sublime moral, la grandeur romaine

de Charlotte Corday par exemple, mais aussi, hélas ! celles qui sidèrent par de grands crimes, par des orgies de sang et des repas cannibales.

La séparation n'est pas entre « 1789 », une révolution libertaire improvisée, pleine d'une vitalité joyeuse et positive, et « 1793 », une révolution furieusement égalitariste. Elle est un tout, comme disait Clemenceau, car on dévore de la chair humaine

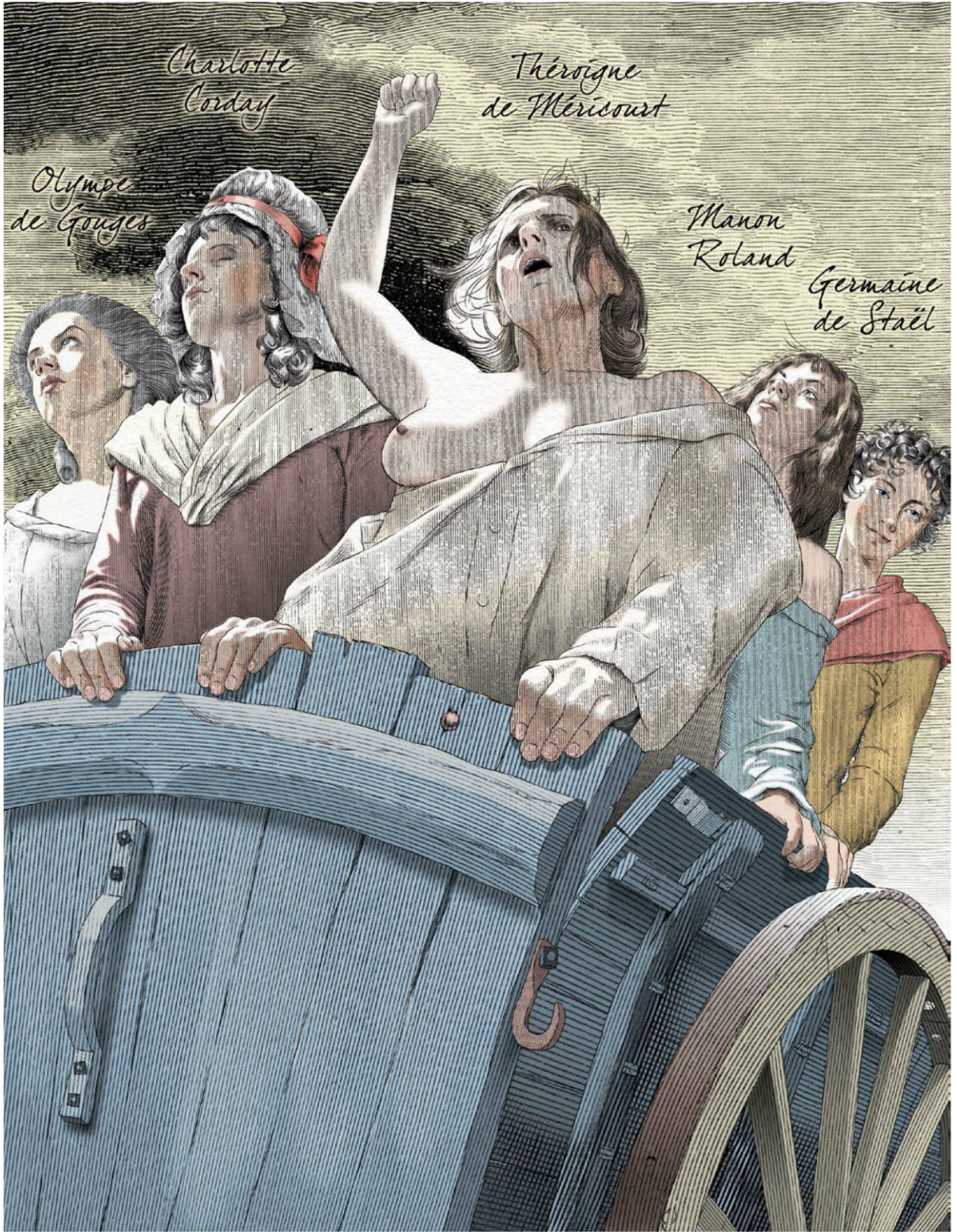
dans les rues de Caen en 1789, on coupe des têtes que l'on porte au bout des piques dès la prise de la Bastille et, en pleine Terreur, le 24 juin 1793, la Constitution de l'an I reconnaît le droit à l'insurrection « *quand le gouvernement viole les droits du peuple* », une disposition politique éminemment démocratique. Le sang a toujours déjà été là ; le progrès aussi.

La véritable séparation s'effectue entre ceux qui croient que le sang versé contribue au progrès, voire qu'il est inévitable, sinon qu'il triomphe en liquide lustral de l'Histoire, et ceux qui croient

exactement le contraire et affirment que, dès qu'on tue un être humain au nom du progrès, on régresse. Il y a donc là deux lignes qui constituent deux façons d'être révolutionnaire.

D'une part, ceux qui légitiment et justifient la fureur populaire qui coupe les têtes à la faux et les embroche au bout d'une pique, ceux qui marchent sur Versailles pour humilier le roi et sa famille, ceux qui l'égorgeront lui et sa femme et laisseront son fils, Louis XVII, mourir dans la géhenne, ceux qui assassinent plusieurs jours de suite lors des massacres de Septembre, ceux qui croient que la Vertu pousse comme les mandragores au pied des gibets, ceux qui inventent des tribunaux dans lesquels on interdit la défense et qui expédient des dizaines de milliers de gens à l'échafaud ■■■





Charlotte
Corday

Thérèse
de Mériscourt

Olympe
de Gouges

Manon
Roland

Germaine
de Staël

■■■ – 1 376 personnes entre le 11 juin et le 27 juillet 1794, soit quarante-sept jours pour la seule Grande Terreur.

D'autre part, ceux qui, malgré l'odeur du sang, les corps sans tête et les têtes sans corps, les charrettes de suppliciés qui n'en finissent pas de cahoter dans Paris vers la place de la Révolution – aujourd'hui de la Concorde... –, les visites domiciliaires, le règne généralisé de la dénonciation, la suspicion érigée en système, la haine dissimulée sous prétexte de justice, croient encore et toujours à la raison, à l'intelligence, au débat, à la loi, à la discussion.

Cette ligne de partage traverse un même camp révolutionnaire. Elle distingue les Montagnards, viciés par les passions tristes, et les Girondins, animés par le goût des Lumières. Les premiers célèbrent Rousseau, tel Robespierre qui n'aimait que lui et haïssait les philosophes; les seconds apprécient Voltaire, Condorcet, Beccaria, l'« Encyclopédie ». Les uns n'aiment pas les femmes; les autres, si.

L'historiographie dominante a été constituée par quelques mandarins communistes fascinés par Robespierre, Saint-Just et Marat. Ces historiens ont écrit l'histoire de la Révolution française en louchant vers l'Union soviétique. Or Lénine a fait la révolution russe en regardant « la Grande Révolution ». Strabismes idéologiques assurés.

Fil d'Ariane. Un double écueil guette quiconque souhaite penser librement la Gironde, les Girondins et, surtout, les Girondines.

Le premier: croire sur parole cette version néomarxiste dominante qui fait des Girondins de riches propriétaires, des bourgeois qui roulent pour la monarchie, des privilégiés qui détestent le peuple, des alliés de l'aristocratie contre le pouvoir populaire, des hédonistes vulgaires, des défenseurs des propriétaires, donc des exploités et des affameurs.

Le second: affirmer qu'ils inventent le libéralisme, entendu dans son acception contemporaine. Les Girondins portent la liberté partout où elle est menacée – y compris au cœur même de la Révolution. Républicains, ils veulent la justice et la liberté, la liberté et la justice, sans jamais sacrifier l'une à l'autre. Les Montagnards se contentent de la justice, à laquelle ils sacrifient bien volontiers la liberté – ce qui se nomme donc injustice.

Aborder la Révolution française expose à un double risque: celui d'un regard trop vaste qui embrasse tout et mal étreint, et ce au détriment du détail; celui du regard de myope, la tête penchée sur un moment de cette longue période. L'aigle qui ignore le détail; la taupe qui ne voit que lui.

Chaque heure, la Révolution bouge; chaque jour, elle est une chose; chaque lendemain, elle risque d'en être une autre; chaque surlendemain, elle est le contraire de l'une et de l'autre. Ici elle stagne, là elle accélère, ailleurs elle part dans une autre direction. Une fois, on en comprend le mouvement; la seconde d'après, on a perdu le fil. Les acteurs

abondent; les inconnus pullulent. Un anonyme fait une chose essentielle; une figure majeure enchaîne les actions sans conséquences. On parle beaucoup; on parle partout. On crée des journaux, on écrit, on publie des libelles. On s'agite. On monte à la tribune; on descend dans les rues. Les avocats relisent Tacite; le peuple affûte ses faux.

Prélever ceci ou cela dans le flot qui charrie des pépites et de la boue à grande vitesse permet de tout dire et le contraire de tout. Un détail change tout, effet papillon; une longue persévérance n'obtient rien, effet boulet. Il faudrait un aigle à regard de taupe et une taupe à regard d'aigle. Impossible bestiaire. Chimère logique.

Un angle d'attaque permet d'entrer par effraction dans le château révolutionnaire. *Je choisis les femmes.* Ce fil d'Ariane permet de se mouvoir dans le labyrinthe. Avec lui, on évite de se faire dévorer par le Minotaure, car on découvre que les femmes qui ont joué un rôle dans la Révolution française auront toutes fait partie du lignage qui croit que la Raison est antinomique avec le sang, que l'échafaud n'est pas un argument, ni la faux ni la pique, que la colère et le ressentiment

sont mauvais conseillers et que l'on peut – que l'on doit – préférer gouverner par l'intelligence plutôt que par la guillotine.

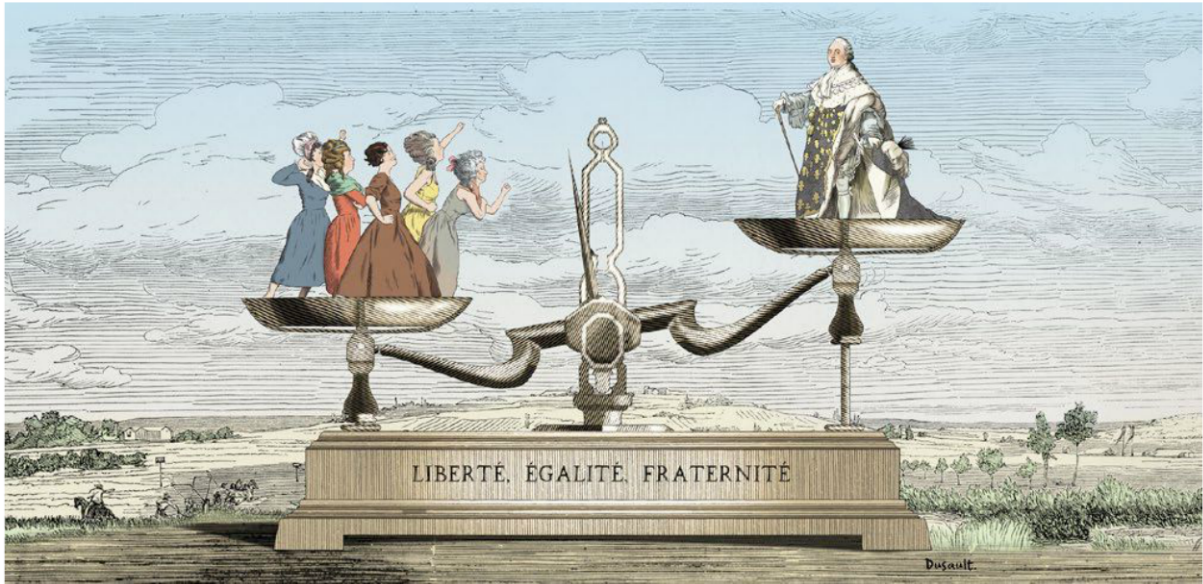
Ces femmes qui ont fait le pari des Lumières ont toutes été girondines. Il n'y a pas de hasard. Et comme l'historiographie dominante est majoritairement robespierriste, jacobine, montagnarde (du moins jusqu'à François Furet et Mona Ozouf), elle a présenté la

Gironde sous les traits caricaturaux inaugurés par Robespierre et les siens. Nous en sommes toujours là.

Je propose donc ici une contre-histoire de la Révolution française en refusant la lecture dominante, institutionnelle, estampillée par les hommes. Cinq femmes permettent de constater qu'on pouvait être girondine et révolutionnaire, girondine et républicaine, girondine et adepte des Lumières, girondine et philosophe dans l'action et dans la pensée. Toutes incarnent la force de ce sexe qu'on dit faible. Elles montrent que le destin d'une femme n'est pas dans le fait d'être épouse et mère, mais qu'elles peuvent être grandes dans la réflexion et dans l'initiative. Ignorant la testostérone qui conduit l'humanité quand elle est faite par les hommes, les femmes n'ont pas besoin de faire couler le sang des autres pour exister. En ce sens, quand il ne leur vient pas à l'idée de singer les hommes, elles sont un degré au-dessus de l'humanité qu'eux.

Les députés girondins défendent le droit des femmes. Condorcet écrit dès 1789: « On a violé le principe de l'égalité des droits en privant tranquillement la moitié du genre humain du droit de concourir à la formation des lois. » David Williams, l'auteur des « Observations sur la dernière Constitution de la France (février 1793) », est appelé par les Girondins pour préparer leur Constitution, dans laquelle ils prévoyaient une meilleure éducation pour les femmes, la possibilité de participer à des

Pour elles, la Raison est antinomique avec le sang. L'échafaud n'est pas argument, ni la faux ni la pique.



jury dans les tribunaux où étaient jugées des affaires impliquant des femmes, des droits politiques pour les femmes célibataires et les veuves. Lanthenas accueille chez lui les réunions de la Société des amis des Noirs et demande qu'on accorde le droit de vote aux femmes en juin 1794. Brissot, bien sûr. Corbel, le député breton. Duplantier également. Rouzet aussi qui, en avril 1793, rédige un projet de Constitution dans lequel les femmes sont éligibles.

Sans-culottes. Dans le carnet de Robespierre, on peut lire ceci : « *Dissolution des f.r.r.* » (XI.404), ce qui veut dire dissolution des femmes républicaines révolutionnaires, dont le club est fermé par un décret de la Convention qui interdit tous les clubs de femmes le 20 octobre 1793. Dans ce club, la plupart des femmes vivent en union libre; elles souhaitent lutter contre la prostitution par la prévention et la réinsertion. Le 24 juin 1793, la nouvelle Constitution prévoit le suffrage universel – mais pour les hommes seulement... Les femmes révolutionnaires, l'extrême gauche d'alors, les Enragés, non loin des sans-culottes, en compagnie de Pauline Léon et de Claire Lacombe, déposent une pétition contre ce déni du droit des femmes. Robespierre met fin à leurs activités.

C'est le Condorcet qui travaille à la libération des femmes, des juifs, des Noirs, celui qui s'oppose à la peine de mort (y compris quand il s'agit de Louis XVI!), celui qui souhaite que l'éducation nationale éduque le peuple afin que le suffrage universel qu'il défend soit éclairé, celui qui combat pour les Lumières, c'est cet homme, donc, que la Convention décrète

d'arrestation pour trahison le 8 juillet 1793 sur la proposition du Montagnard François Chabot. Condorcet se cache pendant neuf mois. En plein triomphe de la barbarie robespierriste, optimiste invétééré, philosophe jusqu'au bord du précipice, il compose une « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain ». Arrêté, incarcéré, Condorcet est retrouvé mort dans sa cellule, face contre terre, le 29 mars 1794.

Robespierre n'a cessé de le combattre à la tribune et de s'opposer à son projet de Constitution républicaine. A la séance du 18 floréal an II (7 mai 1794), au nom du Comité de salut public, Robespierre s'exprime ainsi sur le philosophe, dont il ignore la mort : « *Tel laboureur répandait la lumière de*

la philosophie dans les campagnes quand l'académicien Condorcet, jadis grand géomètre, dit-on, au jugement des littérateurs, et grand littérateur, au dire des géomètres, depuis conspirateur timide, méprisé de tous les partis, travaillait sans cesse à l'obscurcir par le perfide fatras de ses rapsodies mercenaires. »

Dans ce grand exercice de démagogie populiste (les mots font sens ici...), Robespierre fait du la-

boureur qui ne sait pas lire un authentique représentant des Lumières là où Condorcet, mathématicien et philosophe, juriste et statisticien, académicien et député, dirait et écrirait n'importe quoi comme un vendu à la cause contre-révolutionnaire. Il agirait donc en conspirateur. Pour quelles raisons ? Parce qu'il a proposé un projet de Constitution auquel Robespierre et les Montagnards s'opposent : ne pas être d'accord avec l'Incorruptible, c'est être un conspirateur. Condorcet défendait les thèses girondines d'une république fédéraliste fondée sur les désirs directs du peuple, et ■■■

Juste une existence
menée sous la barbe
des hommes,
sans eux, malgré eux,
pas contre eux.

■■■ non sur les prétendus désirs du peuple médiatisés par Robespierre, qui se prenait pour lui.

Les Girondins se distinguent des Montagnards sur la question des femmes ; ils s'en séparent également sur celle de la peine de mort. Beccaria, qui fut l'auteur d'un remarquable traité « Des délits et des peines », fut un habitué du salon d'Helvétius. Alors que Rousseau justifie la peine de mort contre celui qui ne croit pas à la « *profession de foi purement civile* » sans laquelle il ne saurait y avoir « *ni bon citoyen ni sujet fidèle* » (III.468) – Robespierre s'en souviendra... –, Beccaria écrit quant à lui de la peine de mort qu'elle n'est donc pas un droit, mais « *une guerre de la nation contre un citoyen qu'elle juge nécessaire ou utile de supprimer* » (XXVIII). Il appelle à son abolition dès 1764. Condorcet défend cette idée. Et c'est en son nom qu'il s'oppose à la mort du roi – en lui préférant les galères...

Vertu. Beccaria nourrit les Girondins. Le jeune juriste italien des Lumières est traduit par Morellet en 1766 à l'instigation de Malesherbes. En 1780, Brissot remporte le premier prix de l'académie de Châlons-sur-Marne avec son Mémoire sur « Les moyens d'adoucir la rigueur des lois pénales en France, sans nuire à la sûreté publique ». Le même Brissot l'édite en 1782 dans le premier volume de la « Bibliothèque philosophique du législateur ». A ses yeux, le traité devrait être « *le livre de chevet de tous les souverains soucieux de réformer les abus de leur législation* ». Voltaire, D'Alembert, Condorcet, Helvétius, Diderot, Buffon, Hume souscrivent à cette idée et le font savoir. Le 10 octobre 1789, les Constituants s'inspirent de Beccaria pour voter une série de mesures qui garantissent la défense des accusés. Un nouveau projet de Code pénal est rédigé par Lepelletier de Saint-Fargeau. Beccaria l'inspire. Une discussion s'ouvre à l'Assemblée le 30 mai 1791. Le lendemain, Adrien Dupont, un député antijacobin, monte à la tribune pour combattre la peine de mort, il cite Beccaria. Le 1^{er} juin 1791, l'Assemblée vote son maintien. Beccaria dit avoir été influencé par Montesquieu, l'« Encyclopédie », Buffon, Diderot, Hume, D'Alembert. Mais aussi par Helvétius. De nombreux députés girondins étaient contre le principe de la peine de mort : Bancal, Brissot, Vergniaud, Cussy, Valazé, Condorcet, Kersaint, Lanjuinais, Manuel, Rabaud-Pommier, Rabaut Saint-Etienne...

Les femmes associées à la Gironde sont donc féministes et opposées au sang versé, ce qui, à mes yeux, va de pair : c'est l'effet d'un cerveau qui ne baigne pas dans la testostérone. Leur féminisme n'est pas l'inversion du machisme, comme souvent, à savoir le retournement de la violence des hommes contre les femmes en violence des femmes contre les hommes, mais vie féministe. A rebours du discours féministe qui cache souvent les maux des femmes sous des jeux de mots à propos des femmes,

ce féminisme est vie de femme vécue dans la liberté, pas plus, pas moins. Nulle revendication agressive, acrimonieuse, fielleuse, juste une existence menée sous la barbe des hommes, sans eux, malgré eux, pas contre eux. Et toutes pour la liberté.

Manon Roland ne fait rien d'autre que penser la réalité et agir de façon concrète et pragmatique pour prendre place en elle. Au risque de sa vie, elle veut infléchir le cours de ce qui est pour y incarner dans l'Histoire les idées auxquelles elle croit : la liberté sous toutes ses formes. Elle le paie de sa vie. Elle incarne les malheurs de la vertu girondine.

Olympe de Gouges rédige une « Déclaration des droits de la femme » avec humour, ironie même : elle reprend le texte des hommes et remplace le mot « homme » par « femme » là où il apparaît, ce qui ouvre de fabuleuses perspectives ontologiques, existentielles et philosophiques. On lui coupe la tête. Elle exprime la force du sexe faible.

Charlotte Corday lit les « Vies des hommes illustres » de Plutarque, elle sait montrer que des femmes peuvent être des hommes illustres : elle accomplit une sidérante opération dialectique en faisant couler le sang pour arrêter que le sang coule, elle tue pour qu'on ne tue plus, elle condamne le sang et le verse pour montrer qu'elle le condamne. En agissant de la sorte, elle incarne le tyrannicide, grandeur du geste politique qui s'avère la matrice de la résistance à l'oppression. On l'envoie à l'échafaud. Elle manifeste le sublime de l'énergie.

Théroigne de Méricourt veut que les femmes puissent elles aussi défendre la République en partant au combat défendre la réalité d'un régime de liberté,

d'égalité et de fraternité. Elle souhaite aussi, quand cette guerre cessera d'être défensive et dirigée contre les ennemis de la Révolution, que la violence cesse de faire la loi dans une configuration où l'adversaire est devenu l'ennemi intérieur – ce qui nomme la guerre civile. Elle aspire à réaliser la liberté par les femmes.

Germaine de Staël croit que le réel peut être gouverné par les idées, mais en aucun cas que les idées n'ont de réalité en dehors des occasions dans lesquelles elles s'incarnent. Elle est donc le contraire de l'idéologue, qui, lui, croit à la sainteté des concepts auxquels il sacrifie les humains et qui effectue de perpétuelles génuflexions devant des idoles majuscules – le Peuple, la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, la Nation, la République. Elle eut le visage de la raison pragmatique.

Edgar Quinet ouvre son histoire de la Révolution française, intitulée sobrement « La Révolution », avec une magnifique phrase : « *Le vrai moyen d'honorer la Révolution est de la continuer en portant une âme libre dans son histoire.* » Les femmes girondines, plus que nombre d'hommes dans cette période cardinale de l'histoire de la civilisation européenne, ont porté une âme libre. Que les hommes se mettent donc à leur école! ■

La semaine prochaine,
retrouvez Michel Onfray
avec Olympe de Gouges

